

—Oui, monsieur Lebel, je comprends cela, répondit Claire, qui avait de grosses larmes dans les yeux.

Et, tendant la main à Edouard :

—A dimanche, Monsieur, dit-elle, à dimanche.

L'artiste pressa doucement la main de la jeune fille, s'inclina avec respect, puis sortit du salon.

Claire resta debout, immobile, songeuse. Soudain, elle se redressa et dit à sa femme de chambre, qui la regardait avec étonnement :

—Julie, comment trouvez-vous ce jeune homme ?

—Oh ! très bien, mademoiselle.

—Oui, n'est-ce pas ?

—Seulement...

—Dites ce que vous pensez.

—Eh bien, mademoiselle, je crois que M. Edouard Lebel fera ici grand tort à M. Alfred de Linois et aux autres messieurs qui vous font la cour.

Claire ne put s'empêcher de tressaillir. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et la figure dans ses mains se mit à pâlir.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Julie.

* * *

Il était tard lorsque Edouard Lebel arriva à Pithiviers. La ville était endormie et il n'y avait plus que quelques rares passants dans les rues. N'importe, Edouard alla sonner à la porte de la sous-préfecture dont quelques fenêtres étaient encore éclairées.

Mme Clavière et son fils causaient dans le salon avant de se retirer chacun dans sa chambre.

Louise et la cuisinière venaient de monter chez elles et n'étaient pas encore couchées.

Comme Mme Clavière et le sous-préfet, les deux servantes entendirent le coup de sonnette.

Louise, à sa fenêtre, vit la porte s'ouvrir et entendit la voix de l'artiste, répondant au concierge :

—Je suis Edouard Lebel, l'ami de M. le sous-préfet.

Aussitôt, Louise s'élança hors de sa chambre, descendit l'escalier précipitamment et entra dans le salon en criant :

—Monsieur André, madame, c'est M. Edouard !

La mère et le fils se dressèrent comme par un res ort.

—Je ne l'attendais plus ce soir, dit la Dame en noir, mais qu'il soit le bienvenu, ce cher enfant André, allons le recevoir.

Edouard n'avait pas traversé la cour que, déjà, Louise avait ouvert la porte donnant sur le perron ; l'artiste ne fut qu'à monter les marches pour tomber dans les bras de sa bienfaitrice.

On s'embrassa avec effusion ; puis Edouard fut entraîné, presque porté dans le salon. Ah ! il put voir, à ce moment, comme il était aimé et comme Mme Clavière et André étaient heureux de le revoir.

—Est-ce que vous arrivez de Paris, mon cher enfant : dit la Dame en noir, feignant de ne rien savoir.

—Non, ma mère, répondit Edouard, j'arrive du Poitou, et je vais vous apprendre qui m'est venu, comme par miracle.

—Oui, oui, Edouard, vous allez nous dire cela, mais, avant tout, il vous faut manger quelque chose.

—Je le veux bien, car j'ai grand-faim... Je suis honteux de me présenter à une pareille heure et du dérangement que je vais vous causer.

—Ne parlez pas de cela, Edouard ; Louise et Marguerite n'étaient pas encore couchées ; toutes deux sont déjà à la cuisine. Venez, mon ami, venez.

Mme Clavière prit le bras du jeune homme et le conduisit à la salle à manger où, presque aussitôt, Louise lui servit à souper.

Quand il se fut restauré et qu'il vit que la Dame en noir et André étaient disposés à l'écouter, il leur parla de la visite de M. Duchemin, de la proposition que lui avait faite le marchand, agissant au nom d'un riche italien appelé Biacchi.

Il rapporta, aussi exactement que possible, la conversation qu'il avait eue avec M. Duchemin, et il fit lire à Mme Clavière et à André la lettre de Mlle Claire Dubessy.

Le sous-préfet, qui avait été prévenu, parut, comme sa mère, étonné, et en même temps enchanté, ravi.

Tous deux félicitèrent l'artiste de ce bonheur qui lui arrivait, et André s'écria :

—Le voilà donc enfin ce premier sourire de la fortune que tu attendais !

Reprenant la parole, Edouard raconta la visite qu'il venait de faire au château de Grisolles ; il parla longuement des merveilles qu'il avait eues sous les yeux ; des fresques superbes, des panneaux peints et sculptés, autant de chefs-d'œuvre ; de la belle galerie de tableaux, qui constituait, à elle seule, un musée d'une richesse incomparable. Il s'étendit également sur le travail, agréable pour lui, qu'il allait entreprendre et qu'il mènerait à bonne fin, il en était sûr.

La parole était ardente, on sentait en lui l'enthousiasme.

Par un sentiment de respectueuse réserve et qui répondait aux impressions de son âme, il parla peu de Mlle Dubessy, mais il en dit assez pour que la Dame en noir n'eût pas de peine à deviner que, séduit par la grâce et l'amabilité de l'aimable châtelaine de Grisolles, Edouard était rempli d'admiration.

Alors elle se dit :

—Il faudra bien qu'un jour il lui pardonne d'être la fille d'Antoinette Rondac. Et elle eut un sourire indéfinissable.

Mme Clavière avait instruit André de ce qu'elle avait fait pour que Mlle Claire Dubessy confiât à Edouard le travail de réparation des peintures du château de Grisolles, mais elle avait cru devoir lui cacher que la belle jeune fille était la cousine germaine de son ami.

II

DOULEURS D'AMOUR

Quelques jours après le passage d'Edouard Lebel à Pithiviers, André reçut un pli du ministère de l'intérieur.

Le directeur du personnel l'avisait qu'il était nommé sous-préfet à Avranches.

Il devrait se rendre à son nouveau poste dans les huit jours, tout de suite après avoir installé son successeur à la sous-préfecture de Pithiviers.

Malgré lui, André avait pâli.

—Le ministre n'a pas perdu de temps, murmura-t-il. Enfin, ce déplacement, c'est moi qui l'ai demandé. Allons, il faut avoir du caractère, être fort. Tout ce que j'ai dit à Edouard pour relever son courage, je dois me redire à moi-même. Je sens que mon cœur se brise, qu'importe ? Je l'ai dit à mon ami. Les chemins de la vie ne sont pas tous jonchés de roses. Eh bien, je passerai à travers les épines, je saurai souffrir, puisqu'il le faut. Oh ! Henriette, Henriette ! Mes yeux se mouillent de larmes. Non, non, je ne veux pas pleurer ! Là-bas, je penserai moins à elle, je serai plus tranquille. Oh ! cet amour ! parviendrai-je à l'arracher de mon cœur ? Je demanderai au travail de me faire oublier ; je m'y enfoncerai, dans le travail, je m'y engoulerai !...

Après être resté quelques instants silencieux, pensif, il reprit :

—Je l'ai voulu, c'est bien ; j'ai, maintenant, à remercier le ministre.

Immédiatement, il écrivit deux lettres de remerciement, l'une au ministre, l'autre au directeur du personnel.

C'était le samedi, le soir, le jeune homme se montra très calme, presque enjoué ; de sorte que Mme Clavière, qui l'observait beaucoup, surtout depuis sa dernière visite à Bresse, ne remarqua en lui rien d'anormal et ne soupçonna point ses nouvelles préoccupations.

C'est qu'André était véritablement un stoïque ; quand il le voulait, il était comme coulé en bronze.

Il ne pouvait pas cacher longtemps à sa mère qu'il avait demandé et obtenu son changement ; mais il avait décidé qu'il lui apprendrait sa nomination à Avranches, seulement après l'avoir annoncé à M. Beaugrand.